

## NOTRE-DAME DE BERVEN EN PLOUZÉVÉDÉ

L'étonnante unité de style de Notre-Dame de Berven peut s'expliquer par deux considérations historiques. Ce fut un lieu célèbre de pèlerinage marial dans le Léon (1); en 1701, la participation des paroisses était représentée par 25 croix de procession au jour du pardon: la foire faisait de cette manifestation culturelle une occasion d'échanges commerciaux non négligeables qui s'inscrivait dans un contexte plus général de prospérité économique fondée, d'une part, sur la richesse agricole et, d'autre part, sur l'important commerce de la toile et sur le rayonnement de Morlaix au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans ce cadre, la volonté communautaire des paroissiens qui, le 21 juin 1573 décidèrent de «reconstruire à neuf» (2) la chapelle, trouva une base financière solide d'où résulta la rapidité de la construction; de fait, en sept ans l'édifice fut terminé et couvert comme l'indiquent les chronogrammes (1575 et 1576 sur le clocher; 1579 sur la sablière Sud; 1580 sur un blochet Nord). Ces faits expliquent l'unité du choix esthétique et la cohérence de la fonction architecturale.

Cette dernière ne rompt pas avec la fonction traditionnelle du lieu consacré puisqu'on retrouve ici le placître avec son enclos, la porte triomphale jadis surmontée d'un calvaire et, non loin, la fontaine de dévotion. Il n'y a pas non plus rupture avec la structure du gothique tardif: le chevet plat est précédé d'un faux-transept; le vaisseau central, de type nef obscure, est éclairé par les bas-côtés; la base carrée du clocher dérive des clochers-murs appuyés sur un massif rectangulaire étroit (3). En quelque sorte, la tradition gothique est comme appauvrie par un dessein de simplicité monumentale qui se révèle dans la banalité du plan et dans la sécheresse de l'élévation d'autant mieux qu'il s'applique à une simple chapelle exempte des nécessités paroissiales matérialisées ailleurs par le porche méridional.

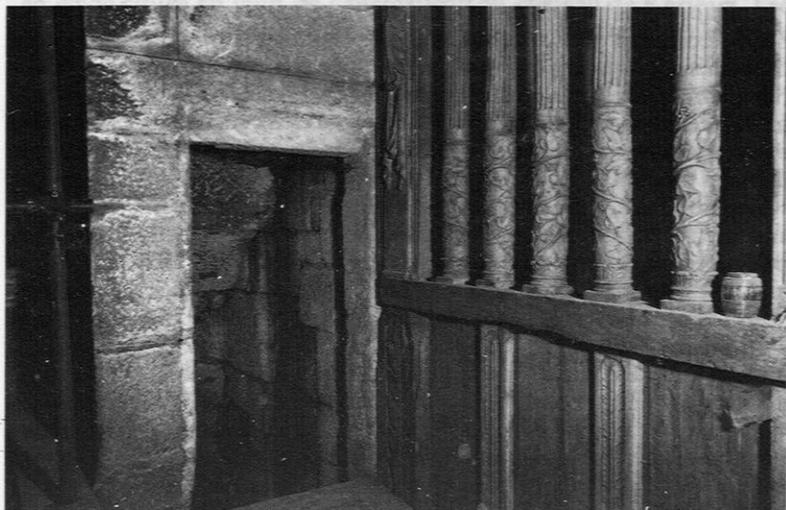
(1) Cf. C. LE PENNEC, *Liste des églises et chapelles de N.D. basties en l'evêché de Léon*, Morlaix, 1647.

(2) Cf. R. COUFFON, «L'architecture classique au pays du Léon», in *M.S.H.A.B.*, 1948, p. 40.

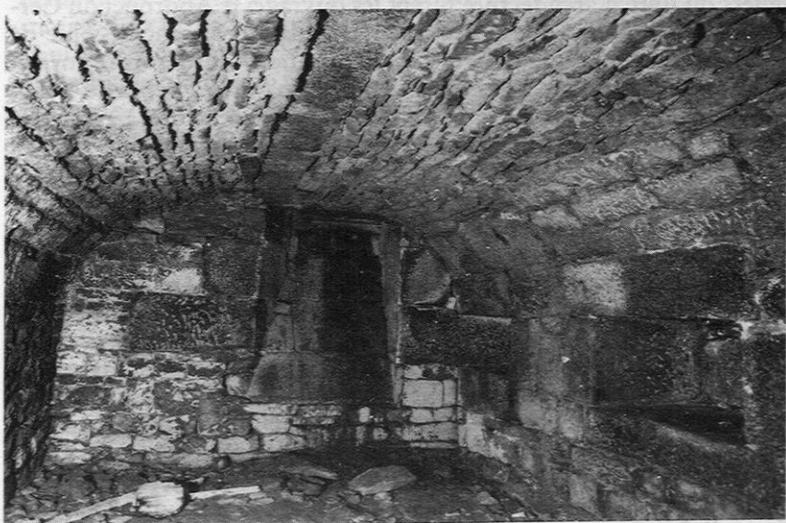
(3) Cf. R. BARRIÉ, «Les enclos paroissiaux du Léon» in *Monuments historiques*, 1980, n° 109, p. 55-60.

L'élévation intérieure est constituée d'arcades en plein-cintre, à pénétration directe, supportées non plus par des piles octogonales mais par de simples colonnes rondes à socle carré peu débordant ; la modénature en doucine des arcatures est répétée, par souci d'unité, dans l'ébrasement des baies. Cependant, deux éléments architecturaux sont de véritables créations. Pour adapter l'édifice à sa fonction cultuelle et socio-économique, le mur de l'enclos fut doublé, à l'intérieur d'une banquette continue en granite. L'autre création est plus originale encore et, à notre connaissance, unique ; quoique connue des utilisateurs et des réparateurs, les archéologues n'ont jamais signalé la chambre qui se trouve sous le chevet avec lequel son plan coïncide : accessible par un escalier à partir du chœur, haute de 2 m environ, voûtée d'un berceau continu fait de claveaux étroits, d'une stéréotomie grossière et posés de chant, elle est à demi-enterrée et éclairée, à l'Est, par des soupiraux en forme de meurtrières qui affleurent le niveau du sol extérieur. Cet espace possède une double fonction architecturale. C'est, d'abord, une chambre forte qui mettait à l'abri des voleurs et de l'incendie les archives et surtout le trésor constitué par des liquidités et les vases en métal précieux comme en témoigne le calice des environs de 1530 conservé à l'église paroissiale. La présence d'un puits dont la margelle semble se dessiner au milieu du sol de cette chambre et dont les fouilles pourraient confirmer l'existence indiquerait une disposition cultuelle qui ne serait pas sans rapport avec celle d'un autre sanctuaire marial, Notre-Dame-du-Folgoët où la fontaine prend naissance sous le maître-autel. Mais, pour l'instant, nous pensons que sa destination, essentiellement utilitaire, en fait moins une sorte de crypte qu'une sacristie presque fortifiée, local absent de la construction du XVI<sup>e</sup> siècle puisque l'actuelle date d'un siècle plus tard. Il convient de rapprocher cette chambre de celles conservées à Penmarch, à Notre-Dame de Lambader en Plouvorn et datées de 1509 et de 1520, de celle de l'église paroissiale de Plougasnou et de celle, disparue, de Plogonnec, toutes deux du début du XVI<sup>e</sup> siècle (4). Mais les caractéristiques de ces chambres, hors-œuvre au niveau du sol, entées au-dessous de la maîtresse-vitre du chevet plat et simplement couvertes de dalles de granite sans charpente, signalent l'originalité de réalisation de celle de Berven. Sa deuxième fonction architecturale consiste, par suite de sa position particulière, à surélever le maître-autel qui devient le point de convergence de l'espace intérieur si simplement agencé, ce qui annonce le plan de l'église classique ou baroque fortement focalisé à l'Est.

(4) Cf. R. BARRIÉ, *Etude sur le vitrail en Cornouaille au XVI<sup>e</sup> siècle*. Rennes, 1978, dactylographié, p. 46-49, le gothique tardif cadre architectural de la peinture sur verre.



1 - N.-D. de Berven, entrée de l'escalier donnant accès  
à la chambre forte à demi-enterrée sous le chœur  
(Cliché Bélec)



2 - N.-D. de Berven, vue de la chambre forte à demi-enterrée sous le chœur  
(Cliché Bélec)

Dans ce cadre de neutralité où deux créations subtiles témoignent qu'il découle d'un choix architectural conscient, la Renaissance est clairement illustrée par le clocher dont la structure et le décor pourraient procéder d'une habile synthèse entre deux sources. L'une, bretonne, serait représentée par les clochers à deux niveaux de chambres ouvertes pour les cloches, accusés par les balustrades en délit comme dans les clochers à flèche; l'autre ligérienne, serait la structure à dôme surmonté d'un lanternon comme à la cathédrale de Tours. Mais deux arguments viennent aussitôt infirmer cette vue. Les clochers de Tours ne possèdent qu'un seul lanternon et la chambre des cloches, polygonale, est presque fermée, alors qu'ici la superposition des trois lanternons et l'aération de la chambre des cloches produisent une impression d'étirement vertical et de légèreté qui diffère de l'aspect massif de Tours; de plus, on ne retrouve aucun souvenir du décor de Tours, notamment des perlages qui caractérisent l'œuvre de l'architecte Martin François. Par ailleurs, le décalage chronologique est trop grand entre les clochers de Berven et de Tours pour que celui-là ait pu être inspiré par ceux-ci qui furent terminés respectivement en 1507 et 1547. Il faut donc chercher ailleurs la source de ce style Renaissance monumental sans lourdeur et sévère sans sécheresse comme le montre aussi l'arc triomphal. Autour de 1550, on traduit les œuvres de Vitruve, d'Alberti et de Serlio, et, jusqu'à la fin du siècle, les best-sellers du livre d'architecture furent les ouvrages d'Androuet du Cerceau et de Philibert de l'Orme (5). Ainsi la Renaissance évolue de l'enthousiasme anarchique vers la théorisation, du désordre formel vers la cohérence. Alors que de nombreuses paroisses riches du Léon, comprenant mal les leçons, édifient une architecture paradoxale comme à Saint-Thégonnec ou à Bodilis, Notre-Dame de Berven témoigne d'une plus grande maîtrise dans la mise en pratique des livres d'architecture. Cette attitude est liée à un milieu privilégié dont le château de Kerjean n'est peut-être qu'un des aspects et qui, à notre avis, se situe dans la mouvance des centres urbains, Morlaix et, dans une moindre mesure, Landerneau. Le clocher de Berven, à défaut de l'église, devait faire école puisqu'il fut le modèle de celui de Roscoff.

La grande qualité du mobilier en bois évoque irrésistiblement la tradition des artisans huchiers de Morlaix au XV<sup>e</sup> siècle. Les aménagements successifs du chœur furent guidés par la recherche de la somptuosité. Dès l'achèvement du gros-œuvre, on construisit, en 1607, un chancel de granité; le dessin de ses colonnes à cannelures garnies d'un jonc et de ses chapiteaux doriques surmontés d'une double corniche à fort relief se retrouve dans les piédroits d'une cheminée ornant une salle

---

(5) Cf. l'article du professeur A. Mussat et sa présentation de Kergournadec'h.

en étage située au bout de l'aile gauche du château de Kerjean. Très vite, il apparaîtra trop austère et, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, il sera complété, au Nord et au Sud, par un chancel en bois à chapiteaux corinthiens, d'un style renaissance plus adouci, déjà presque baroque, dans lequel s'intégreront des sculptures, le groupe de l'Annonciation et des bas-reliefs représentant des apôtres, des saintes et des vertus. En 1724, ce chancel composite sera transformé en jubé par l'adjonction d'une tribune reliée au premier étage de la sacristie. L'iconographie de son décor indique une modification du statut de la Vierge puisque c'est surtout son aspect douloureux qui y est souligné; en effet, si les vertus théologiques témoignent de l'aspect doctrinaire de l'iconographie de la Contre-Réforme, les prophètes à phylactères, les versets du *Magnificat* et du *Cantique des cantiques* sont mêlés aux scènes dramatiques de la Passion en hauts reliefs, à la citation d'un hymne à la croix rédemptrice, et à la représentation du groupe du calvaire, prolongée sur la face interne par des panneaux peints figurant les instruments de la Passion. Le retable de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ajoute à la somptuosité en respectant la grande baie axiale dont la lumière essentielle fait vibrer les ors et les peintures de l'ensemble. La pérennité du travail du bois est attestée par divers objets. La Vierge à l'Enfant avec l'arbre de Jessé, dans une niche à volets du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle présente une iconographie indiscutablement inspirée par l'art nordique mais est traitée dans le style sommaire d'une exécution artisanale et locale (6). De même pour diverses statues du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que pour les restes d'une niche de saint Eloi, du XVII<sup>e</sup> siècle, conservés dans la chapelle Nord. Quand à la niche à volet d'un beau travail du XIX<sup>e</sup> siècle, elle devait renfermer une statue de Notre-Dame des Douleurs. Enfin l'activité des huchiers est aussi illustrée par deux meubles de sacristie. Un chasublier daté de 1639, avec un décor de tulipes, a été exécuté par « Morice Robin » pour « Messire Tanguy Guen, prêtre »; l'autre armoire a été commandée par deux « procureurs » de la fabrique, « I. Gat. et L. Legat » en 1651.

Les commanditaires différents de ces deux meubles exécutés à douze années de distance amènent à souligner l'importance et l'originalité du système de gestion paroissial que les travaux historiques ont bien précisé par ailleurs. Le clergé et surtout les paroissiens non seulement ne cessèrent d'embellir l'édifice, comme ce fabricant, « Jan Le Gac » qui fit exécuter en 1673 les lambris peints de l'oratoire du Pénity accolé à la sacristie, mais aussi décidèrent de la construction de 1573. Le document d'archive indiquant qu'il s'agit là d'une délibération collective se trouve confirmé par des signatures symboliques figurées sur les sablières : chaque sablière des deux travées précédant le

(6) Cf. R. COUFFON, « Deux œuvres de l'Allemagne du Sud », in *Bul. de la Soc. d'Emulation des Côtes-du-Nord*, t. LXXXI, 1951-1952, p. 107.

chancel de pierre est ornée d'un cartouche; trois de ceux-ci présentent un calice, insigne ecclésiastique et le dernier, un objet qui ne peut être qu'une navette de tisserand. Ces symboles sont présentés dans un rapport inverse de celui de la réalité socio-économique qu'ils recouvrent puisque le conseil de fabrique est bien le dépositaire de la richesse financière et ainsi le principal décideur. Mais c'est la première fois que nous constatons — et l'historien de la toile en sera satisfait — un signe iconographique attestant l'importance de l'industrie toilière dans les paroisses du Léon à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.



3 - N.-D. de Berven, sablière Nord de la nef,  
navette de tisserand dans un cartouche  
(Cliché Bélec)

Parfaite dans sa conception architecturale la chapelle Notre-Dame de Berven, telle une perle exempte de baroque, se révèle, fascinante par son ambiguïté entre austérité apparente et splendeur secrète, comme un édifice rare de la seconde Renaissance en Bretagne occidentale.

Roger BARRIÉ

*Secrétaire régional de l'Inventaire.*